

Trois témoignages humanistes
sur les débuts de l'imprimerie
(Niccolò Perotti, Francesco Mario Grapaldo,
Polidoro Virgili)

L'imprimerie a été introduite en Italie par deux disciples de Gutenberg, K. Sweinheim et A. Pannartz qui, après le sac de Mayence en 1462, ont établi une première presse à Subiaco, dans les collines au nord-est de Rome, à la fin de 1464 ou au début de 1465. En 1467, ils quittent Subiaco pour s'établir à Rome, et dès lors les éditions imprimées vont se multiplier à Rome et en Italie.

Le premier témoignage ici retenu est lié de près au développement de l'imprimerie romaine. En 1470, Niccolò Perotti, ancien secrétaire du cardinal Bessarion puis administrateur pontifical, et humaniste lié au milieu romain ¹, adresse à Francesco

1 Sur la bibliographie de Perotti, voir mon article «État présent des études sur N. Perotti», *Umanesimo fanese nel '400*, Quaderno di «Nuovi studi fanesi», Fano 1993, pp. 69-112; et ma notice «Perotti» *Centuriae latinae, Mélanges Chomarot*, Genève 1997, pp. 601-605. Sur la lettre à Guarnieri, voir S. Prete, «La lettera di Niccolò Perotti a Francesco Guarnieri», *Stud. Pic.* 43, 1976, pp. 115-126 et «Problems of Textual Criticism»: Niccolò Perotti's Letter to Francesco Guarnieri», *Acta Conventus neo-latini Turonensis*, Paris 1980, t. 1, pp. 15-26; A. Dihle, «Niccolò Perottis Beitrag zur Entstehung der Philologischen Methode», *RPL* 4 (= *St. Um. Pic.* 1), 1981, pp. 67-76; et surtout J. Monfasani, «The First Call for Press Censorship: Niccolò Perotti, Giovanni Andrea Bussi, Antonio Moreto and the Edition of Pliny's 'Natural History'», *Renaissance Quarterly* 41, 1988, pp. 1-31, dont j'adopte la chronologie (voir *État présent*, p. 103 n. 78), contre G. Mercati (*Per la cronologia della vita e degli scritti di Niccolò Perotti, arcivescovo di Siponto*, Studi e testi 44, Roma 1925 [réimpr. 1973], pp. 84 et 90-91), qui date la lettre du début de l'année 1473.

Guarnieri une lettre fameuse à juste titre, puisqu'elle pose pour la première fois de façon claire et consciente des principes de critique textuelle. Cette lettre est motivée par les problèmes de l'édition des textes classiques. Scandalisé par la piètre qualité de l'édition de Pline l'Ancien qu'Andrea Bussi, évêque d'Aleria, venait de donner (Rome, Sweinheim et Pannartz, 1470), Perotti demande à Guarnieri, secrétaire du cardinal Marco Barbo, d'intervenir auprès de son maître, neveu du pape Paul II, pour qu'il instaure une sorte de censure philologique sur les éditions des auteurs classiques: l'imprimerie est une invention merveilleuse, mais si on laisse se multiplier les mauvaises éditions, la culture antique est en péril. Perotti, qui devait déjà songer à sa propre édition de Pline (imprimée en 1473 par les mêmes Sweinheim et Pannartz), pensait probablement à lui-même pour occuper ce poste de censeur philologique. Nous nous arrêterons seulement au début de sa lettre, qui s'ouvre par un éloge de l'imprimerie ²:

Naguère, j'avais coutume de féliciter notre génération, mon cher François, comme si nous avions acquis à notre époque un grand bienfait vraiment divin du fait de la nouvelle façon d'écrire qui nous a été naguère apportée d'Allemagne. Je voyais en effet que de nos jours un seul homme en un mois pouvait imprimer autant de lettres que plusieurs en toute une année auraient pu avec peine en écrire d'une autre façon, ce que notre Campano, évêque de Teramo, a écrit en un vers avec une élégance extrême: *Il imprime en un jour plus qu'on en écrit en un an*. J'en espérais qu'en peu de temps il y aurait une si grande abondance

2 Je reprends, en corrigeant une coquille et en rétablissant des *u* à la place des *v*, l'édition critique donnée par J. Monfasani (art. cité n. 1), p. 25: «Solebam nuper etati nostre gratulari, mi Francisce, quasi magnum quoddam ac uere diuinum beneficium hac tempestate adepti essemus ob nouum scribendi genus e Germania nuper ad nos delatum. Videbam enim tantum uno mense ab uno homine hoc tempore imprimi litterarum posse quantum uix toto anno scribi alias a pluribus potuisset, quod uno uersu Campanus noster Aprutinus pontifex elegantissime scripsit: *Imprimit ille die quantum non scribitur anno*. Ex qua re tantam breui tempore librorum copiam futuram sperabam ut nullum superfuturum esset opus quod uel ab inope atque egeno homine posset amplius desiderari. Hinc fore existimabam ut uigerent in dies magis ingenia hominum et florerent studia litterarum omnesque ad capessendas preclaras artes tanta librorum commoditate allicerentur. Iam uero (o uanas hominum cogitationes!) longe aliter quam sperabam uideo rem succedere».

de livres qu'il ne resterait plus aucun ouvrage qu'un homme, même pauvre et indigent, pût désirer. Je pensais qu'il en résulterait que chaque jour le génie humain serait plus fort, les études littéraires florissantes, et que tous seraient poussés à s'engager dans les arts les plus illustres par la si grande commodité des livres. Mais à présent (ô vanité des pensées humaines!), je vois que les choses se passent bien autrement que je l'espérais.

Perotti se contente de noter l'origine allemande de cette invention, sans donner plus de précisions, mais il insiste sur ce «bienfait vraiment divin». En contraste avec la copie manuelle, l'imprimerie permet de multiplier très rapidement les livres: au moins 200 exemplaires pour les premières éditions imprimées. Perotti illustre cette nouvelle réalité par un vers de G.-A. Campano, évêque de Teramo, qui semble avoir été le premier poète humaniste à célébrer en vers l'invention de l'imprimerie, dans les éditions du prototypographe romain Ulrich Han (= Gallus) dont il était l'un des collaborateurs scientifiques. En guise de colophon à plusieurs de ces éditions³, Campano a fait imprimer une épigramme, profession de foi humaniste qui repose sur un jeu de mots inspiré par l'épisode des oies du Capitole:

*Anser Tarpeii custos lous, unde, quod alis
 Constreperes, Gallus decidit, ultor adest
 Vdalricus Gallus: ne quem poscantur in usum,
 Edocuit pennis nil opus esse tuis.
 Imprimit ille die quantum non scribitur anno.
 Ingenio haud noceas: omnia uincit homo.*

Oie qui gardas Jupiter Tarpéien, qui fis tomber
 Le Gaulois par le bruit de ton aile, un vengeur
 Est là, Ulrich Gallus: pour ôter l'envie d'en user,
 Il montra qu'on n'avait nul besoin de tes plumes:
 Il imprime en un jour plus qu'on en écrit en un an.
 Ne nuis pas au génie: de tout l'homme triomphe.

³ Personnellement, j'ai pu avoir accès à la BN à ses éditions de Cicéron, *Philippiques*, s.d. [début 1470] (H 5134, GWK 6794, rés. X 1090), Justin, s.d. (HC 9646, rés. J 335-336) et Tite-Live, s.d. [milieu 1470] (HC 10129, rés. J 625). Le texte cité a été établi à partir de ces trois éditions que j'ai contrôlées et corrigées l'une par l'autre (ponctuation normalisée).

Par la multiplication des livres à un prix accessible même pour quelqu'un de pauvre (légère exagération!), Perotti attendait un développement des lettres et du génie humain. Mais il n'en est pas ainsi, car n'importe qui, y compris des gens incompetents comme Andrea Bussi, veut éditer les classiques. Ce premier témoignage montre à la fois l'enthousiasme des humanistes italiens et la prise de conscience que cette merveilleuse invention pouvait avoir des conséquences néfastes: l'imprimerie ouvre à l'homme de grandes possibilités, mais il dépend de lui d'en bien user.

Le second témoignage, qui lui aussi reprend le vers de Campano, se lit chez un humaniste de Parme, F. M. Grapaldo qui, dans sa description des parties d'une maison (*De partibus ædium*), a consacré un chapitre à la bibliothèque, au livre et aux supports de l'écriture (2,9)⁴. Publié pour la première fois à Parme en 1494 (= *Pa*), ce livre a connu plusieurs rééditions avec corrections et additions: en 1501 (= *Pb*), 1506 (= *Pc*) et 1516 (= *Pd*, édition posthume). À propos des instruments qui servent à écrire (2,9,11), Grapaldo oppose à la plume traditionnelle (*penna*) une invention récente venue de Germanie:

Nuperrime cæpit, utpote me puero in crepundiis, ars olim, ut aiunt, a Germanis inuenta ære litteras et ita libros formis, ut uulgo dicitur, excudendi, qua tantum una diecula notant quantum librarius per annum uix posset exarare. Artifices ex re chalcographos appellamus, quibus (modo diligentissimi sint) plurimum debent doctrinae cupitores et litterarum dilectores, cum inde scriptorum scaturierint prius incogniti riuuli librorum; cæterorum uero copia emanauerit.

2-3 et ita — dicitur *add. Pb Pc Pd* || 3 excudendi: componendi *Pa* || 5 modo d. sint *add. Pc Pd*

Très récemment, quand j'étais enfant avec mes hochets, a commencé un art, jadis inventé, à ce qu'on dit, par les Allemands, d'imprimer des lettres dans le cuivre, et ainsi, avec des formes,

4 Sur Grapaldo, voir «La bibliothèque, le livre et le papier d'après Francesco Mario Grapaldo», *Studi latini in ricordo di Rita Cappelletto*, Urbino 1996, pp. 347-64 (bibliographie p. 347 n. 1; présentation des éditions pp. 348-9). Je reprends le texte critique établi pour mon séminaire de 1992-3 et publié dans l'article cité. La numérotation en paragraphes (ici, 11) est mienne.

comme on dit communément, des livres: grâce à cet art, on note en une petite journée autant qu'un copiste pourrait avec peine en transcrire en une année. De là, nous appelons *chalcographes* ces artisans auxquels, pourvu qu'ils soient diligents, sont très redevables ceux qui ont le désir de la science et l'amour des lettres, puisqu'en ont jailli des ruisselets auparavant inconnus de livres d'écrivains, et qu'en a découlé une abondance d'autres.

Né en 1462 (plutôt qu'en 1460), donc quelques années seulement après l'invention de l'imprimerie à Mayence par Gutenberg (entre 1450 et 1455), Grapaldo devait avoir deux ou trois ans quand Sweinheim et Pannartz installèrent la première imprimerie italienne à Subiaco, et probablement 5 quand ces deux prototypographes passèrent à Rome et que l'imprimerie commença à se développer en Italie, ce qui correspond à l'expression imagée *in crepundiis*.

Grapaldo parle ici en se fondant manifestement sur son expérience parmesane. Mais sa phrase est difficile à comprendre: faut-il traduire «l'art d'imprimer des lettres de cuivre [*aere = ex aere?*; ou «avec du cuivre»?] et ainsi des livres...»? Mais les caractères mobiles sont normalement à l'époque en métal fondu (alliage de plomb avec de l'antimoine et parfois de l'étain, dont le point de fusion est très bas). Le point de fusion du cuivre étant beaucoup plus élevé, il semble peu vraisemblable de supposer des caractères typographiques en cuivre à Parme à la fin du xv^{ème} siècle. Aussi ai-je opté pour une seconde interprétation. Les caractères mobiles s'obtenaient de la façon suivante: on gravait sur des poinçons en acier trempé le signe typographique en relief; puis on l'imprimait sur un morceau de cuivre, moins dur; on coulait enfin dans le moule en creux ainsi obtenu le caractère en alliage à base de plomb qui, refroidi et solidifié, donnait le *type*. Ce qui conduit à la traduction proposée: les lettres sont d'abord «imprimées» dans le cuivre pour obtenir les types qui, assemblés dans les formes, permettront l'impression du livre. On notera le remplacement à partir de 1501 du terme vague *componendi* par l'expression technique *formis excudendi*, qui décrit bien le travail de la presse et signifie «imprimer»⁵. La *forma* désigne le châssis de

5 Sur les emplois techniques d'*excudo*, *excusor* et *excudo formis*, voir S. Rizzo, *Il lessico filologico degli umanisti*, Roma 1973, pp. 76-77 et 79 (Parrhasius).

fer dans lequel on serre la composition (les caractères composés: on parle d'une «forme de huit pages»).

Après Perotti, qu'il connaît manifestement comme le prouvent d'autres passages de son œuvre, Grapaldo paraphrase sans le dire le célèbre vers de Campano qui vante la rapidité de l'imprimerie. Le nom qu'il donne aux typographes ou imprimeurs (*chalcographi*) est signalé par S. Rizzo comme original chez les humanistes ⁶, et il est directement tiré du métal utilisé pour les caractères d'imprimerie ou plutôt pour le moule qui permet de les obtenir. Cette notice technique s'achève par un vibrant éloge de l'imprimerie qui rejoint celui de Perotti, mais avec, me semble-t-il, une pointe de regret: l'humaniste se réjouit que l'imprimerie permette la diffusion des lettres et des sciences. Mais ces «bons» livres ne représentent que des ruisselets (*riuuli*), alors que les autres coulent à flots. On doit y voir une critique implicite à l'égard de ceux qui impriment n'importe quoi et ne savent pas se limiter aux ouvrages des bons auteurs.

L'année même (1499) où Ulrich Zell publiait la *Chronique de Cologne* qui contient la première narration cohérente de la naissance de l'imprimerie, un prêtre d'Urbino, Polidoro Virgili (Polydore Virgile), consacrait un chapitre de son *De inuentoribus rerum* à l'invention du livre, des bibliothèques et de l'imprimerie (2,7) ⁷. Après cette première édition en trois livres (Venise, Cristoforo de Pensis), Polidoro travaillera encore pendant plus de 20 ans à cet ouvrage, pour en donner une version sensiblement modifiée et augmentée en 8 livres, en 1521 (Bâle, Froben), qui elle-même devait connaître jusqu'à sa mort (et même après) de nombreuses

6 *Op. cit.*, p. 77. En fait ce terme se rencontre dans un certain nombre de préfaces ou d'avertissements au lecteur, par exemple, dans l'édition du *De partibus aedium* de Turin 1516/1517 ou dans la lettre adressée à Jean Le More par l'un de ses collègues, dans la préface à la *Traductio Vocabulorum de partibus aedium in Linguam Gallicam ac Uasconicam*, s.l.n.d. [Toulouse, Jacques Colomiez, vers 1518].

7 Avant de passer en Angleterre où il ouvrira la voie à une histoire scientifique de ce pays, Polidoro Virgili (ordonné prêtre en 1496?) s'illustra d'abord par une édition du *Cornu copiae* de N. Perotti (Venise, G. Tacuino, 1496), qui a eu le mérite d'imprimer un bifolio vagant oublié par le premier éditeur de Perotti, puis par un recueil d'adages (*Prouerbiorum libellus*, Venise, Cristoforo de Pensis, 1498), enrichi dans des éditions successives, et le *De inuentoribus rerum* qui nous occupe. Voir R. Ruggeri, *Un amico di Erasmo. Polidoro Virgili*, Urbino 1992 (en particulier pp. 12-16 pour de *De inuentoribus rerum* et ses éditions).

rééditions, avec des corrections de détail (au moins jusqu'en 1544). Son témoignage est d'autant plus intéressant que son catalogue des inventions et inventeurs eut un énorme retentissement, tant par ses multiples éditions latines (plus de 100) que par ses traductions en langues vernaculaires: anglais, italien, espagnol, allemand, russe, polonais et bien sûr français (notamment la traduction de F. de Belleforest en 1582). Voici le dernier état de son témoignage, les versions antérieures étant données dans l'apparat ⁸:

Fuit illud igitur omnino magnum mortalibus munus, sed nequaquam conferendum cum hoc quod nostro tempore adepti sumus, reperto nouo scribendi genere: tantum enim uno die ab uno homine literarum imprimitur quantum uix toto anno a pluribus scribi posset. Ex quo adeo disciplinarum omnium magna librorum copia ad nos manauit, ut nullum amplius superfuturum sit opus quod ab homine quamuis egeno desiderari possit. Illud insuper adde quod autores quoque plurimos tam Græcos quam Latinos ab omni prorsum interitus periculo uindicauit. Quare tantæ rei auctor non est sua laude fraudandus, præsertim ut posteritas sciat cui diuinum beneficium acceptum referre debeat.

Itaque Ioannes Cuthenbergus natione Theutonicus, equestri uir dignitate, ut ab eius ciuibus accepimus, primus omnium in oppido Germaniæ quam Moguntiam uocant, hanc imprimendam literarum artem excogitauit primumque ibi ea exerceri coepit, non minore industria reperto ab eodem, prout ferunt, autore, nouo atramenti genere, quo nunc literarum impressores tantum utuntur. Decimosexto deinde anno qui fuit salutis humanæ MCCCCLVIII, quidam nomine Conradus, homo itidem Germanus, Romam primo in Italiam attulit, quam dein Nicolaus Ienson Gallicus primus mirum in modum illustrauit, quæ passim hac tempestate per totum fere terrarum orbem floret. De qua plura

8 J'ai utilisé les éditions suivantes (indiquées dans l'apparat par les deux derniers chiffres de leur millésime):

- 31-8-1499, Venise, Cristoforo de Pensis (Avignon, inc. 668).
- 1521, Bâle, Froben (Bibl. univ. de la Sorbonne, R XVI 225 f°).
- 1528, Paris, R. Estienne (Avignon, R 8° 50714; Aix, Méjanès, in-8° 3941).
- 1540, Bâle, M. Isengrin (Bibl. univ. de la Sorbonne, R XVI 1450 in-12).
- 1545, Bâle, M. Isengrin (Bibl. univ. de la Sorbonne, R XVI b 60 in-12).
- 1553, Bâle, I. Parcus pour M. Isengrin (Aix, Méjanès, in-8° 7371).

J'ai consulté aussi une édition lyonnaise (1558, Avignon, in-8° 16515), mais ne l'ai pas retenue dans l'apparat: elle reproduit celle de 1553.

loquendi labore supersedeo, eius inuentorem ac simul unde ad nos delata fuerit prodidisse haud me parum fecisse ratus, cum ea omnibus longe notissima sit; quae propterea, ut ab initio non minore quæstu quam hominum admiratione uulgari cœpit, sic paulatim (uelut auguror) futura est uilior.

1 illud: hoc 99-28 || 2 cum hoc: huic 99-28 || 5 Ex quo: Vnde 99-28 || 12-13 Itaque — dignitate: Quidam itaque Germanus nomine Petrus 99 || 13 ciuibus: conterraneis 99-28 || 14 quam hodie Maguntiam 99 || 16 minori 99-28 || 17 literarum *add.* 45-53 || 18-9 Decimosexto — [quingentesimus octauus supra millesimum ac quadringentesimum 21-28] MCCCCLVIII: Mox 99 || 19 Coradus 99 Conrardus 28 || *add.* homo 21-53 || 23 loq. lab.: loqui 99 || ac s.: uel potius 99 || 24 *post fuerit del.* hoc enim palam est, de inuentore uero non ita fidem nostram obstringimus 21-53 || 25 longe *add.* 21-53 || noctissima 99 || 25-27 quae — uilior *add.* 21-53 || 26 cœpit: incepit 21-28

Ce fut donc [= *les bibliothèques*] un bien grand cadeau pour les mortels, mais nullement comparable à celui que nous avons reçu à notre époque par la découverte d'une nouvelle manière d'écrire: en effet, en un jour, un seul homme imprime autant de lettres que plusieurs en toute une année auraient pu avec peine en écrire. Il en est découlé pour nous une si grande abondance de livres de toutes disciplines qu'il ne reste plus aucun ouvrage qu'un homme même indigent puisse désirer. Ajoutez en outre qu'elle a protégé aussi un très grand nombre d'auteurs aussi bien grecs que latins d'absolument tout danger de disparition. C'est pourquoi l'auteur d'une si grande découverte ne doit pas être frustré de sa gloire, surtout pour que la postérité sache à qui elle doit rapporter le bienfait divin qu'elle a reçu.

Donc Jean Gutenberg, de nationalité germanique et chevalier*, comme nous l'avons appris de ses concitoyens, le premier de tous imagina dans une ville d'Allemagne qu'on appelle Mayence, cet art d'imprimer les lettres, et c'est là que pour la première fois il commença à l'exercer; avec non moins d'habileté, le même auteur découvrit, à ce qu'on rapporte, une nouvelle sorte d'encre dont maintenant les imprimeurs de livres se servent exclusivement. La seizième année après, qui fut l'an 1458 de l'ère du

* Donc un allemand du nom de Pierre 99

salut**, un certain Conrad, lui aussi un allemand, apporta cet art à Rome pour la première fois en Italie. Puis le français Nicolas Jenson l'illustra le premier de façon remarquable; de nos jours, cet art est florissant partout, pratiquement à travers le monde entier. Je surseois d'en dire davantage, pensant en avoir fait assez en révélant son inventeur et en même temps*** d'où cet art nous est venu***, puisque cette invention est parfaitement connue de tous depuis longtemps. Pour cette raison, de même qu'au début elle a commencé à se répandre avec non moins de profit que d'admiration chez les hommes, de même, à ce que j'augure, elle perdra peu à peu sa valeur.

L'éloge de l'imprimerie reprend celui de Perotti, que Polidoro Virgili connaissait bien pour l'avoir imprimé (*magnum mortalibus munus... posset et ut nullum... possit*), avec une insertion de Grapaldo (*librorum copia... manauit*). Mais Polidoro ajoute deux remarques nouvelles. D'abord, il insiste sur le fait que l'imprimerie va assurer la pérennité des œuvres grecques et latines. Comme tous les humanistes, il sait combien chaque manuscrit, unique, est vulnérable et fragile. Ensuite, et c'est la conséquence de l'éloge qui précède, il éprouve le besoin de glorifier l'inventeur (ce qui est l'objet même de son livre!).

Dans cet éloge, il faut suivre de près l'évolution du texte. En effet, dans la première version (1499), l'invention de l'imprimerie est attribuée (non sans quelque réserve) à un certain *Petrus*, que j'identifierai avec Pierre Schöffer, technicien qui perfectionna la typographie avec Gutenberg à Mayence entre 1450 et 1455. En 1455, quand Johann Fust, le financier de l'entreprise, fait condamner Gutenberg pour non-respect de ses engagements financiers et récupère son matériel, Pierre Schöffer, devenu son gendre, s'associe à lui pour reprendre l'imprimerie à leur compte⁹. Pour la seconde version (à partir de 1521), Virgili a dû disposer d'autres informations, puisqu'il attribue l'invention à Gutenberg,

** Puis 99

*** ou plutôt... (car ce point est de notoriété publique, alors qu'en ce qui concerne l'inventeur je n'engage pas autant ma parole) 99.

9 Sur l'histoire de l'imprimerie, Ch. Mortet, *Les origines et les débuts de l'imprimerie d'après les recherches les plus récentes*, Paris 1922; Marius Audin, *Le livre*, Paris 1924-1925 (deux volumes); Maurice Audin, *Histoire de l'imprimerie, radioscopie d'une ère: de Gutenberg à l'informatique*, Paris 1972; E.L. Eisenstein, *La révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*, traduit de l'anglais par M. Sissung et M. Duchamp, Paris 1991.

qualifié à juste titre de «chevalier»: l'archevêque de Mayence l'avait anobli en 1465.

Selon une source non précisée, l'invention de l'encre d'imprimerie est attribuée à l'inventeur de la typographie («Pierre» en 1499, Gutenberg à partir de 1521). En effet, ni l'encre antique (au noir de fumée avec de la colle et de l'eau), ni l'encre médiévale (à la noix de galle et au sulfate de fer) ne convenaient, car il fallait une encre suffisamment épaisse pour adhérer sur les caractères métalliques et laisser une empreinte régulière sur le papier¹⁰. Grapaldo, à partir de son édition de 1506, décrit précisément la fabrication de cette encre à base de noir de fumée, de térébenthine et d'huile, réduite par cuisson à la consistance du vernis (*De partibus ædium* 2,9,9):

Eadem nunc etiam fuligine, oleo quod e lini semine fit et pice græca (ut cætera taceam) simul mixtis ad ignem uase donec subferueant, utuntur Chalcographi ad atramentum glutinosum illud librarium: nam atramento quo litteras calamo notamus fuliginem non miscent nostrates.

De nos jours encore, les chalcographes se servent de la même suie, mélangée à de l'huile provenant de la graine de lin et à de la poix grecque (sans parler du reste) au feu, dans un récipient, jusqu'à ébullition, pour obtenir cette encre à livre visqueuse. Car nos compatriotes ne mêlent pas de suie à l'encre avec laquelle nous écrivons les lettres au calame.

Virgili passe ensuite aux débuts de l'imprimerie en Italie. Conrad est le prénom de Sweinheim. Apparemment, Virgili ne connaît pas Arnold Pannartz, et il ne parle pas de la première imprimerie installée à Subiaco (fin 1464 - début 1465), avant l'établissement à Rome (1467). Les données chronologiques qu'il ajoute à partir de l'édition de 1521 sont fausses. Son information est donc incomplète et partiellement erronée.

Nicolas Jenson, d'abord graveur de l'atelier monétaire de Tours, avait été envoyé à Mayence par le roi Charles VII dès 1458 pour espionner la nouvelle invention, en raison de ses compéten-

¹⁰ Sur les encres, voir M. Zerdoun Bat-Yehouda, *Les encres noires au Moyen Age (jusqu'en 1600)*, Paris 1983; et *Le livre au Moyen Age*, sous la direction de Jean Glenisson, préface de Louis Holtz, Presses du CNRS, Paris 1988, pp. 34-37.

ces techniques: l'art de la typographie touche à ceux de l'orfèvrerie et de la gravure. Mais Louis XI, devenu roi en 1461, ne portait pas le même intérêt à cette invention, si bien qu'après le sac de Mayence par les troupes d'Adolphe de Nassau (1462), au moment de la dispersion des prototypographes, dont plusieurs étaient compromis dans l'affaire, Nicolas Jenson ne rentra pas en France. Il gagna l'Italie avec Sweinheim, Pannartz et Jean Neumeister et travailla avec eux, à Subiaco puis à Rome, à la création d'un nouveau style de lettre ronde, le caractère «romain». Il s'établit ensuite comme imprimeur à Venise, dont il fit rayonner les éditions à partir de 1470. C'est probablement à la qualité de ses caractères et à son activité d'imprimeur vénitien que Virgili, lui-même très lié au milieu de l'imprimerie vénitienne depuis 1496, fait ici allusion.

Après avoir mentionné la diffusion de cette invention dans le monde entier, Virgili avait clos son chapitre par une formule rhétorique: inutile d'en dire davantage sur un sujet aussi connu. Mais en 1521 il ajoute un codicille pessimiste sur l'évolution de cet art qu'il pense devoir se dégrader. Est-ce l'expression de son expérience personnelle ou d'un schéma philosophique qui conçoit que toute perfection est nécessairement suivie d'une dégradation?

Ces trois témoignages montrent le grand intérêt, parfois même technique (et sur ce point ils sont précieux), que les humanistes ont très rapidement porté à l'imprimerie. Les connaissances techniques de Grapaldo s'expliquent probablement par ses relations d'amitié avec les frères Ugoletto (Angelo, l'imprimeur, et Taddeo, l'éditeur), mais aussi par ses responsabilités municipales auprès des *artes* de Parme. Aux vibrants éloges de Perotti, Grapaldo et Virgili feront écho, au xvi^{ème} siècle, ceux de Fr. Rabelais (*Pantagruel* 8, 1532), de l'historien réformé J. Sleidan (*Adresse aux États de l'Empire*, 1542), de Joachim Du Bellay (*Deffence et illustration de la langue françoise* 1,9, 1549), de Pierre Boaistuau (*Bref discours de l'excellence et dignité de l'homme*, édition Simonin, Genève 1982, p. 61, 1558) et de tant d'autres. Mais l'enthousiasme de nos humanistes ne leur fait pas perdre leur lucidité: pour eux, ce qui compte dans un livre, c'est d'abord et avant tout la qualité de son contenu, et cette préoccupation tempère sensiblement leur exaltation.

JEAN-LOUIS CHARLET

Université de Provence (Aix-Marseille I)